CHRONIQUE.

(PARTIE OFFICIELLE)

SOCIÉTÉ HISTORIQUE ALGÉRIENNE.

ANALYSE

DU PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE GÉNÉRALE

Du 17 janvier 1862.

(PRÉSIDENCE DE M. BERBUGGER)

Après avoir fait diverses communications archéologiques, M. le président de la *Société historique Algérienne* a lu, sur la situation morale et matérielle de la Société et de son organe, la *Revue Africaine*, le rapport suivant, que nous allons reproduire en partie :

« C'est pour la septième fois, Messieurs, que nous nous trouvons réunis en assemblée générale annuelle, au moment même où notre journal, la *Revue africaine*, entre dans la sixième année de sa publication. Dans un pays nouveau comme le nôtre, où les créations scientifiques de ce genre ont de la peine, même à naître ; et eu égard aux difficultés particulières, et, en apparence, insurmontables qui ont accueilli nos débuts, ces chiffres ne laissent pas d'avoir une certaine éloquence. Naître était déjà quelque chose, comme je le disais tout-à-l'heure ; avoir vécu semble presque un tour de force, surtout pour ceux qui ont une connaissance complète des circonstances au milieu desquelles nous nous sommes développés. Il ne restera aucun doute à cet égard, si nous jetons un coup d'œil rétrospectif sur tant d'utiles créations locales, analogues à la nôtre, et qui pourtant ne se sont pas trouvées viables. C'est que, dans un peuple en voie de formation, tout ce qui ne se rattache pas aux intérêts positifs les plus immédiats, n'attire guère l'attention ou paraît au moins susceptible d'ajournement, même à beaucoup d'esprits supérieurs.

« Félicitons-nous donc, Messieurs, d'être ainsi une exception à une règle générale, et de pouvoir dire que nous obtenons, au point de vue matériel, un succès aussi grand qu'on pouvait l'espérer, lorsque, comme nous, on ne s'adresse ni aux passions, ni aux intérêts des hommes, et que l'on reste presque toujours dans le domaine de la science pure.

« Je dis presque toujours, parce que pendant l'année qui vient de s'écouler et dont j'ai à vous entretenir, nous sommes sortis un moment de ce domaine spéculatif, en saisissant successivement le Conseil Municipal et le Conseil Général, de la question d'une *habitation mauresque à choisir parmi les plus belles et à conserver comme monument historique*. Je n'ai pas besoin de vous rappeler le succès qu'a eu notre intervention faite au nom de l'art, intervention qui se trouvait en même temps servir efficacement les intérêts de la ville. En suivant la voie hiérarchique, nos réclamations sont arrivées jusqu'à M. le Maréchal Randon, ministre de la Guerre, notre illustre fondateur, et il a ordonné une nouvelle étude du front de mer septentrional, qui amènera, il faut l'espérer, la conservation du charmant palais mauresque où nous sommes aujourd'hui même en séance.

Nous avons toute raison d'être satisfaits de la situation morale de la Société et de son organe, la *Revue africaine*, ici et en Europe. Nous avons conquis enfin cette notoriété honorable que les créations de ce genre obtiennent avec tant de peine, précisément à cause de ce qui fait leur mérite : la sphère élevée des idées dans laquelle elles se meuvent. Partout, on nous connaît et on nous cite ; j'ajouterai qu'on nous loue même quelquefois. Il est certain qu'aucune autre association scientifique, aucun autre recueil ne peuvent se comparer, en archéologie africaine, sous le rapport du nombre, de la valeur et de la variété des travaux inédits, aux Sociétés de Constantine et d'Alger, ni aux *annuaires* de l'une, ni au *journal* de l'autre. Nous pouvons le dire sans blesser la modestie, puisque l'honneur en revient beaucoup plus aux circonstances particulières où nous sommes placés qu'à nous-mêmes ; c'est une place spéciale, conquise et bien occupée, et que nul, du reste, ne peut prendre, s'il ne réside pas, comme nous, sur le champ même des explorations.

Aux vétérans de notre *Revue*, dont vous êtes habitués à rencontrer les noms presque dans chaque numéro, se sont joints, dans l'année 1861, de nouvelles recrues, parmi lesquelles je citerai surtout M. le colonel Faidherbe, pourvu aujourd'hui d'un commandement

en Algérie ; MM. Pouille et Pelletier, de Sétif ; M. Guin, de Draa el-Mizan ; M. Guès d'Aumale ; M. Arnaud de Djelfa. Leurs œuvres ont passé depuis trop peu de temps sous vos yeux pour que j'essaie d'en faire ici l'appréciation ; d'ailleurs, les éloges dont elles ont été l'objet de la part de quelques organes de la presse locale suffiraient seuls pour me dispenser de ce soin.

Ainsi donc, Messieurs, pour la partie du compte-rendu annuel qui m'est échue, en qualité de président, je ne vois que des raisons de nous féliciter des résultats de nos efforts pendant l'année 1861, que des motifs d'encouragement pour les continuer durant l'année qui commence.

Les modifications importantes faites au Gouvernement Général de l'Algérie doivent être surtout pour nous une raison de beaucoup espérer : aujourd'hui, l'autorité suprême est à Alger même ; elle est exercée par des hommes qui joignent à un esprit élevé et plein de bienveillance, le sens exquis des besoins de la science et de l'art. Dans de pareilles conditions, l'avenir qui s'ouvre devant nous a d'encourageantes perspectives. Il ne s'agit plus que de continuer à mériter les sympathies publiques ; et, à cet égard, vous avez fait amplement vos preuves.

Cette séance est solennelle à divers égards : c'est aujourd'hui que vous jugez en quelque sorte ceux à qui vous avez accordé ou continué votre confiance. Tous ont fait ce qu'ils ont pu pour s'en rendre dignes ; et je me plais à déclarer ici que l'heureux accord qui n'a jamais cessé d'exister entre les membres de la Société, n'a pas été moins remarquable parmi les fonctionnaires du Bureau, pour qui c'était d'ailleurs un devoir plus particulier. Leur zèle et leur dévouement ont toujours été à la hauteur de leur mission ; c'est une justice que je me félicite de pouvoir leur rendre ici, dans ce dernier acte de mon année présidentielle.

Je laisse, maintenant, la parole à notre honorable Trésorier-Archiviste, M. Voiturier, qui va vous entretenir de la situation financière de la Société et du Journal. »

Le Président,

A. BERBRUGGER.

M. Voiturier, trésorier de la Société, donne l'état de la comptabilité générale au 1^{er} janvier 1862. Il résulte de ce document que l'actif de la Société est, à cette date, de 562 fr. 80 c., toutes recettes

et dépenses balancées. Cet excédent sur l'exercice de 1861 atteste la bonne situation financière de la Société.

Après avoir entendu la lecture de ces deux documents, la Société vote des remerciements aux membres de son bureau, pour le zèle intelligent avec lequel chacun d'eux s'est acquitté de la besogne qui lui incombait.

Avant de procéder aux élections, M. Berbrugger fait savoir que la Société a perdu son excellent secrétaire, M. Vayssette, qui a été nommé interprète assermenté, à Constantine, et peut-être même M. Coquerel, secrétaire-adjoint, qui est depuis assez longtemps en France, et dont on n'annonce pas le retour prochain.

A ces pertes regrettables, il faut ajouter celle de M. Voiturier, trésorier-archiviste, qui est sur le point de rentrer dans le personnel du ministère de la Guerre, à Paris. Ayant pris ces fonctions à une époque difficile pour la Société, il y a déployé des aptitudes particulières et un dévouement sans bornes, dont on ne saurait trop le remercier.

On procède ensuite à la nomination des membres qui doivent composer le nouveau Bureau, les uns pour deux ans, les autres pour une année seulement, d'après les dispositions des Statuts.

Le scrutin donne les résultats suivants :

Président. M. Berbrugger (réélu).

1^{er} Vice-président. M. Bresnier (réélu).

2^e — M. Solvet (réélu).

Secrétaire. M. Mac Carthy.

Secrétaire adjoint. M. de Rougemont.

Trésorier. M. Lodoyer.

Pour extrait, le Secrétaire : MAC CARTHY.

(La séance est levée à 10 heures du soir)

PARTIE NON OFFICIELLE.

TÉNÈS (*Cartenna*). — M. le baron de Montigny, secrétaire général de la préfecture d'Oran et ancien commissaire civil de Ténès, nous envoie, de cette dernière ville, une très-jolie petite tête de bacchante en marbre, qu'il avait trouvée dans son jardin.

EL-HADJEB (*Tanaramusa*). — On nous écrit de Blida : « Le dernier numéro de votre Revue contient l'erreur suivante (voir notre dernier numéro, 5^e volume, page 474) ; l'épithète épiscopale dont

vous parlez dans ce numéro n'a pas été trouvée au même lieu que la lampe dont vous donnez la description, c'est-à-dire à l'angle N.-O. d'El-Hadjeb, mais bien à 300 mètres Est, dans les ruines d'une chapelle dont on a retrouvé toutes les fondations, quand Monseigneur y a fait pratiquer des fouilles. Il y avait là trois tombes, l'une à côté de l'autre; sur une seule était une épitaphe, celle qui figure aujourd'hui à notre Musée. Les autres n'en avaient pas, ce qui a fait dire à M. l'abbé S. que les deux tombes muettes devaient être celles des grands-vicaires ».

Nous profitons de cette occasion pour rectifier, dans le même article, une autre erreur, qu'un examen plus approfondi nous a fait apercevoir. Au lieu de l'*oiseau fantastique* dont nous parlons à la page 475 de ce numéro, il faut mettre *un dauphin*. Le mauvais état de cette partie de la lampe et un peu aussi la négligence de l'artiste nous avaient empêché de le reconnaître au premier abord.

ALGER (*Icosium*). — M. Chasseriau, architecte de la ville, vient de faire hommage au Musée central d'un moyen bronze, fort bien conservé, de *Cléopâtre Sélééné*, femme de Juba II. Cet exemplaire est, à très-peu près, semblable à celui qui a été décrit, sous le n° 66, au tome V de la Revue, page 370 (n° 29); il a été trouvé ici, en faisant des travaux de fouilles pour construire.

DJELFA. — Par lettres des 30 novembre dernier et 15 courant, M. le D^r Reboud nous adresse les communications suivantes :

Cet honorable correspondant a visité le Ksar Bou Kahil avec plusieurs officiers du Bordj de Djelfa; le plan du Ksar a été relevé par le garde du génie qui les accompagnait. Il nous annonce que l'itinéraire de cette intéressante excursion nous sera prochainement adressé par M. Arnaud, qui pourra y utiliser les nombreux matériaux qu'il a déjà réunis sur l'histoire légendaire des tribus de cette région. Ce jeune interprète militaire a, sur la vallée marécageuse de Tadmit, le récit de combats livrés aux Romains par Sidi Okba. Il y joindra les traditions sur les deux blocs de rocher en forme de tours, appelés la *grande et la petite chamelles*, qu'on laisse sur sa droite, à la hauteur de l'Oued Mergued, en allant d'Aïn el-Bel à Sidi Makhlouf. Il nous fait espérer encore la légende du moufflon enchanté, celle de la caverne mystérieuse du Bou Kahil; et celle enfin de la fameuse pierre que l'on voit encore à Tadmit et

où le Général romain *Setih* ou *Setieh* attachait son cheval, à l'époque où le Sultan de Tadmit s'appelait Ben Alouan. Enfin, M. Arnaud promet l'histoire de Demed, de Msad, de Zakar, d'Amoura, Moudjebera, villages du cercle de Djelfa, ainsi que quelques détails sur le combat d'Aïn Naga. Nous attendons avec impatience ces diverses communications : bien que la tradition ne soit pas de l'histoire proprement dite, chez un peuple qui apprend par cœur, plus qu'il n'écrit, comme le peuple arabe, la tradition a son prix et parmi les fables qui l'enjolivent, il y a souvent d'utiles vérités à recueillir.

M. le D^r Reboud termine sa communication en annonçant l'envoi au Musée d'Alger de trois des cinq inscriptions qu'il a rapportées de Msad ; elles sont arrivées à Alger, et les deux autres y parviendront par la plus prochaine occasion.

AUMALE (*Auzia*). — Après avoir adressé au Musée d'Alger, deux moyens et un petit bronze, d'Alexandre Sévère et de Maxence, M. E. Guès, d'Aumale, envoie le dessin d'un grand bronze trouvé à Sour Djouab et dont il n'a pu faire l'acquisition.

On lit du premier côté : S. C. en très grands caractères, dans le champ, indice d'une monnaie frappée par *Senatus-Consulte* ; puis, autour de ces deux majuscules, on lit : IMP. CAESAR DIVI AVG. F. AVGVST. P. M. TR. POT. XX.

Au 2^o côté, ou revers : Quadrige traîné par quatre éléphants : Le principal personnage, au lieu d'être debout, se tient assis sur un tabouret qui domine entièrement le véhicule. Chaque éléphant porte un conducteur sur son dos dans une espèce de selle dont le bord antérieur fait une grande saillie.

Les lettres qui manquent au commencement de l'épigraphie paraissent être TI., abréviation de *Tiberius*. V. Mionnet, T. 1^{er}, p. 120.

FORT-NAPOLÉON. — M. le Lieutenant Colonel Hanoteau nous écrit, de cette résidence, à la date du 8 courant :

« J'ai fait continuer les fouilles dans le petit monument d'*Aguemoun Oubekkar*, dans l'espoir de trouver la seconde moitié du bas-relief qui a été déterré en cet endroit l'année dernière (V. *Revue africaine* (n^o 27), T. 5, p. 179-180 ; mais on n'a pu rien découvrir.

« Depuis les dernières communications que j'ai faites à la Revue, le D^r Pallier, médecin en chef de l'hôpital, a trouvé, dans les environs du Fort, et toujours sur le versant septentrional, une nouvelle ruine de l'époque romaine. Elle est située sur la pente de la montagne

couronnée par le petit village d'*Imainseren* (les pressoirs) et sur le chemin qui conduit de cet endroit à la dachera d'*Iril Tazert* (la crête des figes sèches). Un pan de mur de bonne construction et assez bien conservé, est encore debout ; mais il est en partie couvert par une haie vive qui ne permet pas de l'examiner de près ; à côté, sont les fondations de deux petits bâtiments. Le tout me paraît avoir fait partie d'un petit établissement d'exploitation rurale. C'est la première ruine de ce genre qui se rencontre dans la montagne.

« Les pierres antiques de Tiziouzou vous ont été envoyées par M. le Lieutenant Colonel Martin, sur l'ordre de M. le duc de Malakoff, lors de sa visite en Kabylie, au mois de juillet dernier. » — (Voir l'article : *Envoi, au Musée d'Alger, d'antiquités de la Kabylie*, ci-dessus, p. 61.)

« Maintenant que j'ai perdu l'espoir de découvrir la seconde moitié de mon bas-relief, je vais demander l'autorisation de vous envoyer celle que je possède, ainsi que l'inscription de Centenarius. »
V. ci-après, p. 80.

CATASTROPHE D'OSMAN, BEY DE CONSTANTINE, EN 1804. — M. L. Féraud, un de nos correspondants de Constantine, nous adresse un travail plein d'intérêt sur cet événement, qui a inspiré l'histoire et la légende dans le beilik de l'Est. Les éléments en ont été recueillis sur place et de la bouche de témoins oculaires. Nous le publierons dans le prochain numéro.

Souma-Iroumien. — M. Guin, interprète militaire, nous écrit de Dra-el-Mizan, le 15 janvier 1862 : « Je vous adresse la description succincte d'une ruine sise dans les Guecht'oula, que je viens de visiter :

« Au bas de la fraction des Aït-Haggoun, de la tribu des Beni bou R'erdan, les Indigènes montrent, à l'endroit dit Tamazirt n'Souma', la ruine d'une tour qui, selon eux, serait d'origine romaine. Ils la désignent sous le nom de 'Souma' Iroumien (Tour des Chrétiens).

» Cette ruine se compose de la base d'une construction rectangulaire, autant qu'on en peut juger, formée par des blocs en pierre taillés, joints les uns aux autres par un mortier très-dur, et d'une assez grande quantité de matériaux répandus çà et là.

» Ce petit édifice, que l'on ne peut attribuer aux Kabiles, offre une certaine analogie avec celui d'Azerou n'Tiri (*Revue afric.*, 3^e année, page 236). Par sa position, dominant le Tiniri des Beni Hen-

das, espace compris entre les contreforts du Jurjura et Ir'il-n'Tazert, el A'ncor des Beni bou R'erdan, etc. ; il semblerait avoir été construit dans un but militaire, comme poste avancé, par exemple

» On rapporte que deux pauvres cultivateurs, en creusant la terre près de cette ruine, ont trouvé une grande quantité de pièces d'argent.

» Tels sont les renseignements que j'ai recueillis sur les lieux, et je regrette de ne pouvoir y ajouter l'estampage de quelques inscriptions ; toutes mes recherches à ce sujet ont été vaines. »

TIGZIRT (*Iomnium*). — M. le colonel d'état-major de Neveu, commandant supérieur de la subdivision de Dellis, nous adresse la rectification suivante : « . . . Je suis allé à Tigzirt, il y a environ quinze jours. J'ai revu la pierre sur laquelle est l'inscription du Rusucurritain, et j'ai encore constaté de la manière la plus nette, et avec témoins, qu'il y avait sur cette inscription : **TEMPLVM ET STATVAM**. Les lettres **ET STAT** sont les seules qu'on ne voie que très-partiellement, et, par suite, très-imparfaitement ; mais il est impossible de ne pas lire les quatre lettres **TVAM**. Si vous avez un estampage, regardez-le avec attention. »

V. tome I^{er} de la *Revue africaine* (n^o 6), à la page 498, où nous avons donné cette curieuse inscription. Nous avons laissé, à l'avant-dernière ligne, une lacune correspondant aux lettres **ET STAT**, lacune que M. le colonel De Neveu comble d'une manière très-plausible par la leçon qu'il propose, et qui est fondée sur une lecture plus prolongée et plus attentive qu'il ne nous avait été possible de le faire. L'estampage que nous avons rapporté de ce document n'ayant pas reproduit la partie fruste, il n'a pu nous aider à rétablir ce qui manquait dans notre copie.

BISKRA. — On nous assure que M. Seroka, ancien commandant supérieur de cette ville et aujourd'hui lieutenant colonel au 7^e régiment d'infanterie au fort de Romainville, près de Paris, a recueilli, pendant son long séjour dans les Ziban, les matériaux d'une histoire complète de ces contrées. Il est bien à désirer que ce travail soit publié par son auteur, qui a pu mieux que personne l'entreprendre et le mener à bonne fin.

STATUETTE DE CARTHAGE. — La statuette en marbre trouvée à Carthage, et donnée au Musée central par M. A. Gaspary, nous est parvenue. C'est un fragment qui mesure 20 cent. de hauteur ; il y

manque la tête et les membres inférieurs, à partir de l'emfourchure ; tout le côté gauche est brisé. Dans son état actuel, le bras droit est étendu le long du corps ; les doigts, allongés et écartés du pouce, s'appuient sur la hanche, qui offre une saillie très-prononcée, telle qu'elle pourrait l'être dans un corps de femme. Cependant, on s'aperçoit sans peine, malgré une mutilation faite à dessein, mais incomplète, que le sujet appartient au sexe masculin. Le ventre est renflé, les pectoraux sont très-accusés, et le nombril est exagéré dans ses dimensions. D'après ces caractères et la direction particulière de l'organe générateur, tout porte à croire que cette statuette était un Priape, ou du moins quelque personnage du culte phallique.

M. A. Gaspary a joint à cet envoi « seize petites pierres d'une forme ovoïde, trouvées, à l'Est de Carthage, dans un caveau souterrain, à peu près à deux mètres au-dessous du niveau du sol, et d'un espace de 40 mètres de surface. Ces petites pierres sont innombrables, dit notre honorable correspondant, qui ajoute que, d'après les renseignements qu'il a pu recueillir, il y a lieu de penser que c'étaient des projectiles qui se lançaient avec la fronde.

Ces projectiles présumés ont 0^m05 dans leur plus grand diamètre, et 0^m04 dans le plus petit ; leur maximum d'épaisseur est de 0^m03 et demi. Leur forme est plutôt celle d'une amande que d'un œuf. Au lieu de la rainure habituelle des pierres de fronde, on remarque tout autour une bavure, comme s'ils avaient été faits dans un moule. Nous nous sommes assuré d'ailleurs qu'ils sont en terre cuite, et non pas en pierre.

DJOUGGAR (*Tunisie*). — M. Alphonse Rousseau nous écrit, de Tunis, à la date du 5 courant :

« Je vous envoie ci-joint, la reproduction galvanoplastique d'une médaille en or du Bas-Empire, qui a un certain intérêt archéologique, et, peut-être aussi, un certain intérêt numismatique.

Cette médaille a été trouvée entre deux pierres de taille, dans le temple de la source de Djouggar, dont les eaux, vous le savez, étaient amenées, autrefois, ainsi que celles de la source de Zaghouan, jusqu'à Carthage au moyen du gigantesque aqueduc romain, dont vous avez pu admirer les beaux restes. Les pierres de taille entre lesquelles cette médaille a été trouvée comme scellée, faisaient partie d'un des deux murs qui avaient été bâtis dans l'intérieur même de la source, et dont la construction est évidemment postérieure à celle du

temple proprement dit. Nul doute que la construction de ces murs n'ait eu lieu lors d'une des nombreuses restaurations qui ont été faites aux aqueducs, à l'époque de la domination Romaine et Byzantine. Il est difficile, aujourd'hui, en examinant les lieux, de se rendre compte du motif qui avait fait élever ces murs qui ne pouvaient servir en rien à l'aménagement des eaux.

Les circonstances dans lesquelles cette médaille a été trouvée prouvent bien que c'est avec intention qu'elle a été placée entre les deux pierres de taille qui la recélaient et comme pour indiquer la date précise d'une des nombreuses restaurations des aqueducs dont je viens de parler.

Reste donc à fixer cette date au moyen de la face et du revers de ce charmant tiers de sol d'or. Il marque, au côté droit, une figure impériale sans barbe ; au revers, deux effigies, l'une d'un prince enfant, l'autre d'une princesse ; les trois têtes sont diadémées et les personnages tiennent de la main droite un globe crucigère, insigne de la puissance impériale.

Le caractère physionomique de cette médaille, me porte à l'attribuer à l'Empereur Héraclius Flavius, son fils, Héraclius-Constantin ou Héraclius II et sa 1^{re} femme, l'Impératrice Fabia Eudocia, qui, de Carthage, n'étant encore que sa fiancée, avait suivi l'Empereur à Constantinople, où celui-ci l'épousa, le 6 octobre 610, le jour même où il fut couronné dans la basilique de S^{te}-Sophie. Peut-être faut-il voir dans ce tiers de sol une médaille d'honneur, frappée à l'occasion de la naissance du fils d'Héraclius Flavius et d'Eudocia, le jeune Héraclius-Constantin, né le 3 mai 612 à Constantinople, et qui reçut au moment de son baptême, le 22 janvier 613, le titre de César et le diadème. Il est probable qu'à cette même occasion, l'Empereur Héraclius a voulu donner à la Province d'Afrique, où son père avait été Préfet, où il avait passé sa jeunesse et d'où il était parti peu de temps auparavant pour Constantinople, afin d'y punir l'usurpateur Focas et lui succéder au trône, une preuve de sa sympathie et de sa sollicitude, en faisant réparer et restaurer les aqueducs de Carthage, qui étaient si nécessaires à l'existence de la métropole africaine.— Il semble naturel que, dans cette circonstance, des médailles, frappées en commémoration de la naissance du jeune Prince, aient été placées dans la construction principale que nécessita cette restauration ; et je suis disposé à croire que c'est l'un de ces tiers de sol d'or que le hasard a fait récemment découvrir.

Si mes suppositions sont exactes, ce serait donc vers l'année 613

ou 614, qu'il faudrait placer cette nouvelle restauration de l'aqueduc de Carthage, la dernière, peut-être, qui ait été faite par ordre des Empereurs, puisque la prise de l'antique rivale de Rome par les Arabes, sous les ordres du général Hassan ben el-Nôman, eut lieu avant la fin du VII^e siècle.

Si vous croyez que cette découverte et les observations qu'elle a provoquées de ma part soient de nature à offrir quelque intérêt et à figurer dans notre Revue Africaine, je vous laisse libre d'en agir comme vous l'entendrez ».

L'*Annuaire de la Société archéologique de Constantine*, pour les années 1860-1861, ne le cède en rien à ses aînés pour l'importance des matériaux, le nombre et la bonne exécution des planches qui accompagnent les textes. La simple énumération des articles qui y sont traités en convaincra le lecteur.

Sur les 265 pages de texte que renferme ce nouveau volume, le premier Mémoire en occupe 102; il est intitulé : *Sur les dix-neuf Inscriptions numidico-puniques découvertes à Constantine*. L'auteur, M. Judas, y a déployé une très-grande érudition; et, quelle que soit l'opinion qu'on puisse avoir sur la valeur et la certitude du genre d'interprétation dont il s'est fait une spécialité, on lira avec un vif intérêt ce travail, où il a réuni une foule de notions utiles ou curieuses sur l'histoire de ce pays, sa numismatique particulière, etc.

Le deuxième article, intitulé : *Sur une Inscription trouvée à Soukharas (ancienne Thagaste)*, est de M. le général Creuly, qui fait autorité en archéologie africaine. C'est un commentaire court et substantiel sur une épigraphe que la *Revue africaine* a publiée en 1858 (t. II, p. 453). Elle concerne la province de l'Est, et l'*Annuaire de Constantine* la publie de nouveau avec raison.

Vient ensuite une lettre de M. Henri Duveyrier, où ce jeune et courageux voyageur donne plusieurs inscriptions qu'il a recueillies dans l'Aurès; quelques-unes ont déjà été publiées par le savant M. Renier; mais la plupart sont inédites. Il y en a qui semblent annoncer des dédicaces militaires.

M. le capitaine Payen, commandant supérieur du cercle de Bordj Bou Areridj, a adressé, sous le titre d'*Inscriptions latines de la subdivision de Batna*, une assez grande quantité d'épigraphes, la plupart inédites, et qui offrent d'utiles matériaux pour l'histoire, et surtout pour la géographie comparée de cette région.

Le savant et zélé secrétaire de la Société archéologique de Constantine, M. Cherbonneau, a donné 80 inscriptions latines découvertes dans sa province depuis le commencement de 1860. Il s'en trouve, dans le nombre, qui ont déjà été publiées par la *Revue africaine*, sans que cette antériorité soit indiquée, le n° 75, par exemple. Nous ne releverions point ce genre d'omission, si nous ne l'avions déjà remarqué dans les *Annales* précédents. M. Léon Renier fournit, à cet égard, un très-bon exemple à suivre : il ne manque jamais d'accompagner les documents épigraphiques qu'il publie de l'indication des ouvrages où ils ont déjà paru.

M. Cherbonneau nous pardonnera cette réclamation, que nous n'opposons pas à tous ceux qui nous font des emprunts sans nous citer ; mais il est un de ceux par qui l'on tient beaucoup à ne pas être oublié.

M. le D^r Leclerc a fourni un article intéressant sur *la longévité en Algérie et particulièrement en Numidie*. C'est un sujet qui a déjà été traité, mais qu'il a su rajeunir par des développements et des faits nouveaux.

M. Moll, capitaine du génie, a donné une très-intéressante monographie sur *Tebessa (Theveste) et ses environs*. C'est un travail remarquable à tous égards.

M. Cherbonneau commente ensuite une inscription latine trouvée à R'damès par M. Henri Duveyrier. Il faut, pour apprécier toute la valeur de ce document, le rattacher à ceux qui sont échelonnés entre Tripoli et R'damès, et que nous avons indiqués dans cette *Revue*, d'après M. le D^r Barth.

Le même auteur donne une note sur l'*Aqueduc des Lemellefensiens*, à Zembia ; puis la liste des *Inscriptions recueillies pendant l'impression du volume*.

M. le capitaine Moll clôt ce volume, si bien rempli, par la liste des *Inscriptions romaines trouvées à Tebessa et dans les environs, pendant les années 1860 et 1861*.

En terminant la simple énumération que nous avons promise à nos lecteurs, nous avons à formuler, non pas une critique, mais un regret. C'est que la Société archéologique de Constantine, qui opère sur un terrain si riche en antiquités, ne publie pas plus souvent, et davantage à la fois. Les 265 pages qu'elle donne en deux ans n'équivalent pas à quatre numéros de la *Revue africaine* ; et cependant il ne lui manque ni la matière ni les bons metteurs en œuvre. Nous ne doutons pas que ceux de nos lecteurs qui ont

lu les Annuaires déjà publiés ne s'associent au vœu que nous exprimons ici, de voir cette Société, à la fois savante et zélée, recourir plus souvent à la publicité, cette âme des associations scientifiques ou littéraires.

En terminant, nous nous apercevons que nous allions oublier de revenir sur les planches, dont l'exécution est vraiment digne d'éloges, surtout celles qui sont dues à notre collègue M. Portmann. Au reste, cet artiste offre assez souvent des échantillons de son talent dans cette Revue pour que nos lecteurs aient pu l'apprécier.

Antiquités des Beni Raten. — Au moment où nous allons mettre sous presse, le Musée central reçoit un nouvel envoi archéologique de la grande Kabilie. Par ordre de M. le général Yusuf, commandant la division d'Alger et par les soins de M. le lieutenant-colonel Hanoteau, commandant supérieur du cercle de Fort-Napoléon, les articles suivants viennent d'être adressés à cet établissement :

1° Le bas-relief antique qui a été décrit dans cette Revue (t. V, p. 179) ;

2° L'inscription latine publiée et commentée dans le même recueil (V. *Burgus centenarius, ou une redoute romaine en Kabilie*, ibid., p. 184) ;

3° Un fragment de mosaïque trouvé, en 1861, au même endroit que les objets précédents ; c'est-à-dire, au Sud du versant Nord des montagnes des Beni-Raten.

Les amis de la science éprouveront un sentiment de reconnaissance pour le bon souvenir de M. le général Yusuf. Il est bien à désirer que tant d'autres antiquités, éparses sur divers points, dans des endroits où n'existe aucun Musée local, soient ainsi envoyées successivement au Musée central algérien. C'est l'unique moyen d'assurer leur conservation, et de les rendre accessibles aux études de tous les travailleurs.

Pour tous les articles non signés,

Le Président,

A. BERBRUGGER.